Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 49

Artikel: Lo caïon dau grandzî
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200660

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sueur de son front, il continue d'observer curieusement les mœurs du pays, les plantes, les animaux, les modes de culture. L'aspect des vastes étendues de blé l'enchante :

La moisson dans l'Argentine est tout ce qu'on peut voir de plus beau, de plus grandiose. Partout où l'œil s'étend, les champs de blés dorés resplendissent. En de certains endroits, il atteint une hauteur extraordinaire. C'est à peine si on aperçoit un homme à cheval. Quand le sol est jonché de gerbes, on les transporte sur des chars traînés par quatre bœufs près des maisons, pour en faire d'immenses meules, car il n'y a pas de hangars pour les réduire. On dirait de loin des montagnes d'or. Dans certaines parties de l'Argentine, on fait deux récoltes par an.

Mais aussi par quelles craintes ne passe pas le colon ! Ce n'est que quand son blé est rentré qu'il est sûr de le posséder. La sauterelle, hélas ! la gelée et le feu, voilà autant d'ennemis dont il faut se défendre. La sauterelle, appelée là-bas *langouste*, arrive le soir, comme un nuage épais que le vent amène. Le soleil même en est voilé. Un long bruissement annonce leur arrivée. Elles sont grises, couleur de cendre. Rien ne peut les arrêter : on allume de grands feux, on tappe, on fait un charivari infernal ; inutile, l'implacable insecte est immuable ; tant qu'il y a un brin de verdure, il ne s'en ira pas...

Terre productive, l'Argentine est en outre un vrai pays de Cocagne pour le chasseur et le pêcheur. Mais ses mœurs ont « des lacunes profondes ».

Cette terre, si bonne mère, voit souvent ses enfants en proie aux passions les plus fatales. La loi du plus fort y règne en maîtresse et le couteau y joue son triste rôle. L'alcoolisme y sévit aussi, et les suites en sont presque toujours sanglantes...

A part ces lacunes, il n'y a point de pays au monde où l'hospitalité soit aussi large qu'en Argentine. Vous êtes fatigué, vous descendez de cheval : on vous offre à manger, à coucher, gratuitement ; on vous prend votre cheval et on vous le parque avec ceux de la maison. Etes-vous à pied, on vous procure un cheval. Enfin, c'est une suite ininterrompue d'attentions qu'on serait loin de trouver en Europe, pays civilisé.

Peu de peuples possèdent le goût de la poésie et de la musique à un point aussi développé que l'Argentin, qui improvise à volonté et touche de la guitare à la perfection. Ses chants patriotiques sont d'un effet saisissant. Il raconte, en chantant, les hauts faits de ses pères...

L'Argentin, le « fils du pays », comme on l'appelle, ne travaille pas. Il s'amuse de voir travailler les autres. Il achète et revend des bestiaux ; il mange, boit, danse et fait des courses de chevaux ; voilà sa vie. Il est le plus heureux, car il est chez lui et fait ce qu'il veut. De la viande, il prend les meilleurs morceaux : le cœur, le foie, la langue ; le reste est abandonné aux oiseaux de proie. L'Argentin ne calcule pas, il dépense jusqu'à son dernier centime, étant prodigue à l'infini. Il est très fier et susceptible ; enthousiaste aussi, il s'enflamme pour rien. Quelquefois, il ne se gêne pas de vous poser des questions très embarrassantes.

— Comment se fait-il, me demandait, un jour, un *péon*, que l'Europe étant un si beau pays, les *gringos* (les étrangers) viennent ici en masse ? Nous n'allons pourtant pas chez eux !

Je lui répondis de mon mieux, que c'était pour le plus grand bien de leur pays, pour qu'ils puissent vivre sans rien faire, que nous allions travailler pour eux. Il ne se fâcha pas et se contenta de me dire : *piccaro !* (rusé).

Notre compatriote dépeint d'un trait de plume les diverses colonies de l'Argentine. C'est d'abord l'élément italien, le plus répandu :

On les rencontre par bandes de dix à douze individus, mangeant leur fameuse polenta. On pourrait les appeler les Irlandais d'Amérique. Leur extérieur en général laisse joliment à désirer, et il vaut mieux les avoir devant soi que derrière.

Les Anglais s'occupent de l'élevage en grand des bestiaux. Ils sont tous propriétaires et occupent une place indépendante. Ils possèdent des étendues de terrain considérables et des troupeaux de chevaux de toute beauté. Ils ne labourent jamais la terre. Ce sont eux qui procurent les machines perfectionnées pour la cultiver.

Les Allemands font du commerce et de l'agriculture. Ils travaillent la terre avec des chevaux. Ils ne sont pas nombreux.

Les Russes travaillent très bien la terre. Ils font tout avec leurs chevaux. Les femment fument la pipe, comme les hommes, et boivent de forts coups d'eau-de-vie. Elles sont très adroites à conduire leurs grands chars ; elles s'y tiennent debout et guident leurs quatre ou cinq chevaux d'une manière majestueuse ; on dirait des matrones romaines.

Les Français y suivent les traditions de leur pays ; grande blouse bleue, chapeau noir, sabots, la pipe à la bouche, voilà notre colon français. Ce sont d'excellents agriculteurs, qui connaissent leur métier à fond. Ils ne se servent que de bœufs pour travailler la terre. Ils font d'excellents petits fromages du lait de leurs brebis ; ils font même leur beurre. C'est bien, comme colons, les plus capables.

Veut-on savoir enfin ce que l'auteur du journal pense de ses compatriotes établis dans l'Argentine :

Les Suisses — Vaudois, Neuchâtelois, Bernois, Fribourgeois, Valaisans — s'occupent tous d'agriculture. Les Vaudois, en général, se retirent du côté de la vigne. Les Neuchâtelois sont en petit nombre. Les Bernois s'adonnent à la fabrication du beurre et du fromage. Ils y excellent, ainsi que les Fribourgeois. Ces derniers célèbrent chaque année leur fête des armaillis. Rien n'est plus curieux que de voir ces bons vachers de la Gruyère dansant la pastorale sur l'herbette américaine, tandis que les gauchos les regardent de leurs grands yeux étonnés. Il faut l'avoir vu pour se faire une idée de la chose. Les jeux se terminent généralement par une course de chevaux, appelée *carrero*.

Les Suisses sont bons laboureurs et connaissent très bien l'élevage des vaches, cochons, etc. Ils conservent leur patois, et vous l'apprendrez plus vite chez eux que l'espagnol. Ils sont assez bigots et intéressés, et ce n'est pas eux qui paient le mieux leurs domestiques. Ils aiment à avoir des nouvelles du pays. Ils sont hospitaliers. Ils ont en général des familles très nombreuses.

Il y avait huit ans que le jeune Vaudois vivait dans les pampas. De la colonie de Pigué, il avait émigré dans celle du Baradéro, créée en grande partie par des Fribourgeois. En dernier lieu, il travailla chez un cultivateur bernois, du nom de Baumgartner. Cependant, de douloureuses circonstances de famille et le désir de revoir bientôt le pays natal le poussent à se rapprocher de Buenos-Ayres. Il se met en route un beau jour, se dirigeant vers ce port. Mais il était écrit qu'il ne s'embarquerait pas sans avoir couru de mémorables aventures. A sa première velléité de quitter les pampas, quatre ans auparavant, il avait été dépouillé de tout ce qu'il possédait. Cette fois-ci, c'est la vie qu'il faillit perdre.

Il traversait des concessions françaises, dans la nuit du 14 juillet. Tous les colons étaient en liesse. L'un d'eux, assis sur une charrette traînée par trois chevaux de front, le rejoint et l'invite gentiment à prendre place à ses côtés. Or ce brave Français avait un peu trop fêté l'anniversaire de la prise de la Bastille et il s'obstinait à s'arrêter à tous les estaminets pour y boire ; bref, il finit par être absolument ivre. Cependant, il se dégrisa quelque peu en voyant que, tandis qu'il était attablé dans la dernière taverne, trois individus suspects qui le suivaient depuis quelque temps, avaient emmené deux de ses chevaux.

Il comprit dans quelles mains nous étions tombés. « Nous sommes perdus ! me dit-il, fuyons ! » Il monte dans son char pour prendre les rênes de l'unique cheval resté attelé. Au même instant, il reçoit un coup sur la tête et tombe. Alors, je me lève et d'une voix forte je crie, en espagnol : « Vous n'allez pas assassiner cet homme, c'est un père de famille ! Rendez les chevaux que vous avez volés ! » Je vois briller des lames et ressens en même temps une vive douleur à la tempe gauche et au coude droit. Une chaleur tiède inonde mon visage, c'est le sang qui coule de ma pommette gauche. Mon compagnon se secoue, me regarde et saute dans un fossé, de l'autre côté du chemin. Je prends les guides avec les dents et de la main gauche, la droite étant paralysée, je soutiens ma joue qui pend ; puis je pousse le cheval du pied, n'ayant aucun fouet. J'arrivai ainsi à la maison à dix heures du soir. Je dételai le cheval, je l'attachai à un arbre et me fis ensuite panser. Arrêtés le lendemain, deux des malfaiteurs subirent quinze jours de prison. Quant à mon compagnon, je ne le revis jamais ; j'appris plus tard qu'il avait quitté la colonie.

Cette agression fit penser à notre compatriote que « l'heure du retour avait décidément sonné » et que s'il voulait revoir le berceau de son enfance, il devait se hâter de quitter un pays si peu sûr. Mais il n'était pas encore à l'abri des bandits de grand chemin. Comme il s'approchait, en compagnie d'un autre voyageur, de la petite ville de San-Martin, survient au galop, dans un nuage de poussière, « un cavalier aux cheveux hérissés et qui tenait entre ses dents un couteau ensanglanté ».

Il arrivait, bride abattue, sur nous. Prompt comme l'éclair, je jette mon sac par-dessus la barrière et saute de l'autre côté. Je me retourne et vois mon compagnon rouler dans la poussière, sous les sabots du cheval. En même temps, le cavalier s'élance en avant pour me couper la retraite, dans la direction d'une auberge, qui se trouvait à 400 mètres de là, au bord du chemin. Arrivé premier devant la maison, il saute à terre et, le couteau à la main, il m'attend.

Une sueur froide perle sur mon front. Sentant que le sang-froid seul peut me sauver, vu que je n'avais pas d'armes, je marche résolument à lui et lui dis en espagnol : « Avant de me tuer, bois un verre de vin pour te donner du courage ! » Et, m'approchant de la fenêtre grillée de l'auberge, je commande deux verres de vin. L'aubergiste, que je connaissais, me jette un regard épouvanté qui me donne le frisson ; il sentait le danger que je courais en pareille compagnie, car il le connaissait pour un dangereux malfaiteur.

Au courant des habitudes des Argentins, qui ne boivent jamais sans lever leur verre pour voir s'il est clair, je saisis le moment propice et, comme une flèche, je saute par-dessus la barrière du jardin et me précipite vers la porte de derrière la maison, qui s'ouvre et se referme sur moi au moment même où un couteau vient s'y enfoncer. J'étais sauvé !... Le sang me reflue au visage : saisissant la barre de fer qui servait à fermer la porte, je veux ressortir ; mais l'aubergiste m'en dissuade...

L'homme étant toujours devant la fenêtre, guettant ma sortie, j'attendis la nuit et m'esquivai à travers champs. Le lendemain, je rencontrai, à quatre lieues de Buenos-Ayres, mon compagnon de route, tout meurtri et contusionné. Il avait passé la nuit dans un poulailler.

Ce fut heureusement la dernière aventure du jeune Vaudois. Un mois plus tard, il remettait, non sans émotion, le pied sur le sol natal, emportant de son long séjour dans l'Argentine les impressions passablement mélangées qu'il a notées dans son journal et qui ne s'effaceront qu'avec la vie. Peut-être les extraits que nous en avons donnés pourront-ils être de quelque utilité à l'un ou à l'autre de nos lecteurs que hanterait le désir de courir le vaste monde. V. F.

C'est la faute aux autres. — Un jeune écolier à son père :

— Papa, le régent m'a tiré l'oreille.

— Pourquoi donc ?

— Parce que les autres élèves avaient tous appris leur géographie.

Lo caïon dau grandzî.

Lè z'autro iadzo l'ire bin pllie quemoûdo qu'ora po paï sè z'interè ; ne lâi avâi que duve banque dein noutron canton, dan iena pè Losena, qu'on lâi desâi la Cantonâla, et l'autra pè La Vallâïe ; on portâve de l'erdzeint quand on pouâve, âo boun-an âo à la St-Djan, âo bin ancora dein lè z'einveron de la St-Martin. Ci dzo quie, se on ètâi grandzî on allâve trôva lo

monsu; on saillessâi de son satset lè z'étiu nâovo, lè batse et pu lè courtse po finî sa patse; on bèvessâi quartetta avoué lì, et on demi-pot ein s'ein revegneint à l'hotò et pu l'ìre tot tant qu'à la St-Martin que vint.

Dein clli teimps, lâi avâi dein on velâdzo pè vè Mâodon, on hommo qu'étâi on crâpin de la mètsance; on lâi avâi bâilli lo sobriquiet de Crebllа-Foumâre. L'avâi, du on par d'an, met son bin à grandzî. Lo demâ de la St-Martin, pè vè midzo, ci grandzî arreve justameint avoué son satset po paï son loïdzo et trâove Monsu Crebllа-Foumâre que dinâve avoué sa fenne et sè dou valottets.

— Eh! l'è vo, que lâi fâ lo monsu, quin bon novi?

— Tot de bon, grand maci; vìgno, vo sède, l'è lo termo.

— Assetâ-vo pî on bocon âo câro dau pâilo, no z'ein tot lo drâi fini.

Medzivant de la bouna soupa âo puffet et âi truffie que cein arâi bin ètâ à noutron grandzî. Peinsa-vo vâi, ie vegnâi de due z'haore llien sein s'arretâ âo cabaret!

Assebin, quand vâia lè z'autro medzi, apri la soupa, dau papet âo porrâ avoué de la bouna sâocesse âo fèdzo que foumâve, lè potte lâi brâinlâvant tote solette, tant fasâi bon cein cheintre, ma diabe la frâisa qu'on lâi offressâi.

— Qu'è-te que lâi a de novi per tsi vo? que lâi dèmande la dama.

— Oh! so repond lo grandzî, rè d'estra; ah! que cha tot parâi, iè onna gouda que m'a fé trèze petits caïons.

— Quemet, trèze, que dit Crebllа-Foumâre, mâ la gouda que n'a que doze tètè; quand l'è que sant doze appondu tsacon à n'on bet, que fâ lo treiziémo?

— Eh bin! fâ lo grandzî ein nicllient la foumaïe de la sâocesse, lo treiziémo fâ quemet mè: ie vouâite.

MARC A LOUIS.

Au pays du soleil.

(LETTRE)

Si l'Italie est le pays du soleil, c'est à Milan que l'on vient chercher les brouillards d'automne et d'hiver.

Entre Brunnen et Flüelen, c'est encore un enchantement pour le voyageur: l'air, pur comme un cristal, et le soleil dansant sur les vaguettes si claires et si vertes du lac des Quatre Cantons; les montagnes presque mauves, avec çà et là un pic coquettement poudré comme un marquis du XVIIIme; les petits tunnels qui semblent mettre une joie malicieuse à vous engloutir sans cesse... comme pour faire surgir, à l'autre bout, le paysage plus frais et plus féérique,... tout cela passe trop vite et comme un gigantesque et incomparable décor.

Puis, c'est déjà, comme une douche froide, la réfrigérante et bougonne Airolo, qui vous glace les pieds et vous blottit, — insouciant des panoramas, — en une boule hostile et encouverturée. Le mauvais pas est fait; voici Bellinzona, ses vieux castels et ses vignes légères, qui courent et grimpent sous les teintes chaudes de l'automne doré et de la nuit qui tombe déjà; puis Lugano qui prend, avec ses maisons carrées et blanches au bord de l'eau, un air d'exotisme et de mystère... Le train roule, roule éperdument dans la campagne, avec de brusques sursauts et d'ahurissants contours. Maintenant c'est Chiasso, avec ses douanes inquisitrices et ses coups de craie libérateurs: une vraie St-Barthelémy de bagages. Enfin, débarcadère fantastique dans la brume: Milan! station centrale; un flot d'omnibus, de « sapins », de trams, de camions et de portiers; de syllabes qui se heurtent comme de la rocaille, d'appels et d'offres qui se croisent comme des pétards, et c'est tout; le reste, — à peu de chose près, — se noie, avec, là-bas, la lueur affaiblie de quelques grandes lampes électriques, dans une brume humide et pénétrante qui vous fait instinctivement porter la main au col de votre pardessus... Et, allez donc parler et vous gaudir de clichés imaginatifs, tableautins de genre et de toute la gamme des accordéons romantiques, lorsque, à peine débarbouillé de toutes les poussières de la route, avec encore le chef tout hérissé de granules de charbon, et les reins endoloris de cahots, à peine tant bien que mal, attablé devant un macaroni aux tomates ou une escaloppe qu'arrose la demi-bouteille de « Chianti » traditionnel, on vous sert, — violon et guitare — l'inévitable Intermezzo de Cavaleria!! (ô ces quatre « fa » classiques et renforcés!)

... Alors, autant rester à Lausanne, à proximité d'un pensionnat...

* * *

Hier soir, au « Teatro dal Verme » et pour la saison d'opéra, une première représentatiod de l' « Iris », de Pietro Mascagni. Au pupitre, la face rasée, large et puissante, un peu lourde, le geste ample et volontaire, au reste ne se ménageant pas, et tumultueusement acclamé, le maestro lui-même.

Très belle salle, du haut en bas, un vaste pointillage de têtes; la galerie tumultueuse et bruyante. Iris, cela se passe dans le pays cher à Loti, des chrysanthèmes étranges, des petites mousmés, et des geishas aux gestes gracieusement enfantins. Des rythmes très curieux, des coups de gong, une musique somme toute assez compliquée dans son orchestration et souvent originale — pas toujours; — une belle invocation au soleil, une bonne interprétation, de féériques scèneries, une apothéose finale et symbolique d'un paradis, probablement japonais,... et Pietro Mascagni dirigeant son œuvre,... que faut-il de plus?

Ce sont des rappels, des hurlements, un emballement à n'en plus finir; le théâtre tremble sous les acclamations du bon peuple italien au sang preste et bouillant, aux nerfs vite en mouvement, et dont les discussions les plus bénines et les plus pacifiques sonnent toujours comme des appels de combat.

Ne cherchez pas à vous faire une idée d'une salle enthousiaste sous le ciel d'Italie; vous n'y arriveriez pas: nous ne connaissons pas ça à Lausanne...

Quant aux affiches et programmes, ils sont à eux seuls toute une encyclopédie, ils vous apprendront, non-seulement (avec tous les détails usuels), le titre de l'œuvre, libretto et musique, le nom des compositeurs, celui des personnages et de leurs interprètes, le nom du chef d'orchestre, des « maitres remplaçants », du directeur de la scène, du metteur en scène, du maître de ballet et des principales choryphées; mais ils porteront encore à votre connaissance le nombre des musiciens à l'orchestre, des choristes, des figurants, des comparses, des dames du corps de ballet; le nom de la maison propriétaire de la musique; de celles qui ont fourni le piano, les décors, la machinerie, les meubles; la chaussure, l'électricité... et les fleurs. Encore vite le nom de l'agence théâtrale, et ça y est; suivent les prix des places. Un vrai Bottin! Vous voyez qu'après ça on est au courant...

20 novembre 1903. P. S.

Recette de saison.

Saucisses au rizot. — (6 personnes. 35 minutes.) — Passez au beurre pendant 2 minutes et sans laisser prendre couleur un oignon moyen, hâché. Ajoutez 250 grammes de riz du Piémont ou du riz Caroline trié, mais non lavé, et remuez sur le feu jusqu'à ce que le riz soit devenu d'un blanc laiteux. Mouillez avec trois quarts de litre de bouillon non coloré, mettez en ébullition et cuisez au four pendant 25 minutes, casserole couverte et sans aucunement toucher le riz. Au bout de ce temps, le sortir du four. Désagrégez-le d'abord avec une fourchette et sans le briser, puis mélangez-y 80 grammes de Gruyère et Parmesan râpés mélangés. 12 minutes avant que le riz soit prêt, faites colorer au beurre 12 saucisses longues. Aussitôt colorées, retirez-les sur une assiette; sortez le beurre de la casserole et détachez celle-ci avec un décilitre de vin blanc. Réduisez le vin aux deux tiers, puis ajoutez 2 petits décilitres de bouillon et une noix de beurre manié (8 grammes de farine et 10 grammes de beurre). Faites donner quelques bouillons en remuant, et mettez à point, hors du feu, avec 5 gouttes « d'Arome Maggi ». — Dressez le rizot en dôme sur un plat, entourez-le avec les saucisses, et couvrez celles-ci avec la sauce. LOUIS TRONGET.

(*La Salle à manger de Paris.*)

ALMANACH
DU
CONTEUR VAUDOIS
1904

Lire dans cette publication:

Bébé grandit, chanson de *Pierre Alin* (avec musique).

50 centimes.

Calendrier industriel suisse (*Schweizerische Gewerbekalender*). — Carnet-notes de poche pour artisans et industriels. Edité par la rédaction du *Journal industriel suisse*, dix-septième année, 1904. Prix: en toile, fr. 2.50; en peau, fr. 3.— *Buchler et Cie*, libraires à *Berne*. — Cet agenda contient non-seulement tous les renseignements intéressant les personnes auxquelles il s'adresse, mais, par ses dispositions très pratiques, répond à toutes les qualités exigées de semblables publications. Il en est de même du **Schweizerischer Notiz-Kalender,** en vente dans la même librairie et dont le prix n'est que de fr. 1.20.

Fin d'année. — Ils arrivent, ils arrivent en foule, almanachs et calendriers. Au nombre de ceux-ci et non les moins impatiemment attendus les *Calendriers Payot: Calendrier-éphéméride poétique; Calendrier-éphéméride biblique; Calendrier-éphéméride du semeur*, puis le gracieux recueil poétique illustré, *Bonne année*. Ces publications sont en vente chez les éditeurs et dans toutes les librairies et papeteries.

La semaine artistique. — Les brillantes soirées de Belles-Lettres, au **THÉATRE,** n'ont pas nui au spectacle de jeudi. C'est de nouveau devant une salle comble qu'ont joué les bons artistes de M. Darcourt. On leur a fait fête dans *Je dîne chez ma mère* et surtout dans *Divorçons*, l'amusante comédie de Sardou, où sans en avoir l'air l'auteur donne de bonnes petites leçons aux époux qui ne savent supporter réciproquement leurs petites faiblesses. — Demain, la *Citerne d'Albi*, drame en 3 actes du maître d'Ennery, et 2me représentation de *Divorçons*. La salle sera encore une fois trop petite!

Au KURSAAL, attractions toujours variées et nouvelles, pour lesquelles pas besoin non plus de faire de la réclame, les « Variétés » de Bel-Air ayant depuis longtemps leurs fidèles habitués.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.